

Quarante-deux milles de choses tranquilles...

Michel Lessard

Numéro 73, été 1997

Île d'Orléans : le goût de l'île

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17008ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lessard, M. (1997). Quarante-deux milles de choses tranquilles.... *Continuité*, (73), 23–34.

L'ÎLE D'ORLÉANS

Quarante-deux milles *de choses tranquilles...*



Faire le tour de l'île, c'est traverser le temps au gré d'une enfilade de villages qui racontent le Québec. De choses tranquilles en paysages pérennes, l'histoire défile.

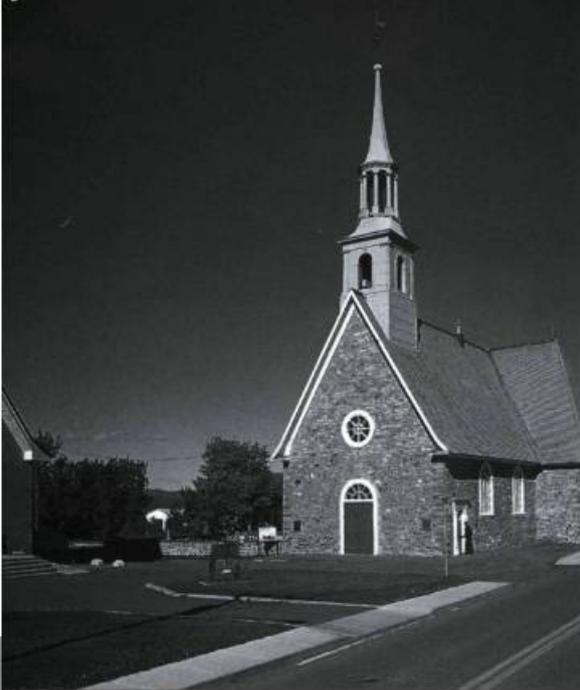
par Michel Lessard

Vue du ciel, l'île d'Orléans est un vaisseau qui traverse le temps, ses églises formant un sept-mâts dans le Saint-Laurent. Elle est accostée au cap Tourmente, un sanctuaire où, depuis des millénaires, s'arrêtent les oies. Il faut entendre, l'automne tard, à la pointe d'Argentenay, hurler le nordet et les milliers d'oiseaux pour saisir toute l'agitation du lieu. Partout dans cette terre triomphe la marque du divin. Les toponymes appartiennent au panthéon. Toutes

les trois lieux se dresse un temple doré qui pointe son antenne vers l'univers cosmique : la croix et le coq des flèches d'église affirment l'appartenance séculaire au Christ et à la France. Chapelles de procession et croix de chemins balisent le territoire. L'île d'Orléans relate l'épopée d'un peuple de géants, un récit aux portes de la légende.

On peut lire ce pays mythique à vol d'oiseau, en glissant sur les flots ou, sur roues, en empruntant le chemin Royal qui ceinture ses limites. Quarante-deux milles de choses tranquilles, quarante-deux milles d'histoire et de paysages exaltants au fil de six paroisses.

Déjà, dans le premier quart du XVIII^e siècle, l'île d'Orléans est pleinement occupée de colons, et les paroisses sont bien implantées. Le maintien du caractère insulaire jusqu'en 1935 y a épargné un paysage traditionnel et des us et coutumes. Depuis un siècle, poètes et chercheurs ont attribué à cette terre un sens particulier.
Source : Michel Lessard



Ancienne église de Saint-Pierre, construite de 1717 à 1719, probablement la plus ancienne du Québec. Dans les six villages de l'île d'Orléans, l'église paroissiale domine le paysage.

Photo : Brigitte Ostiguy



Maison Goulet, Saint-Pierre, première moitié du XVIII^e siècle. Plusieurs maisons de l'île d'Orléans offrent un long vaisseau rectangulaire résultant d'une ou deux additions successives.

Photo : Michel Lessard

SAINT-PIERRE AUX DEUX COQS

Saint-Pierre est le premier village qu'on aperçoit en sortant du pont de l'île, après avoir gravi la falaise et accédé aux quatre chemins du plateau. Vers l'est, à moins d'un kilomètre, s'étend la vieille paroisse implantée au XVII^e siècle.

Saint-Pierre de l'île a été fondé en 1679 et érigé canoniquement par monseigneur de Saint-Vallier le 24 août 1714. Au cours des siècles, ce village s'est développé en trois paliers sur le versant, probablement pour faciliter les travaux aux champs. Les défrichements montaient en effet de plus en plus haut sur les flancs, jusqu'à la parcelle en bois debout et au trécaré qui sépare les terres de l'île en deux sur chaque flanc. La première implantation, celle du XVII^e siècle, composée d'humbles maisons de colons en bois, s'est effectuée près des berges. Chaque habitant profitait pleinement de son canot de transport, de sa pêche à fascines et des prés giboyeux et fertiles de foin de mer qu'on fauchait. Puis, au XVIII^e siècle, une fois l'espace de terre cultivable élargi, les installations humaines ont été remontées un peu plus haut. Le patrimoine des Goulet sur la terre ancestrale, un patrimoine non visible du chemin Royal, témoigne encore d'une telle mouvance dans une étonnante maison-bloc en pierre chaulée. Enfin, au XIX^e siècle, la terrasse supérieure où s'élève l'église, en bordure du chemin Royal, en attire plusieurs, ce qui entraîne la constitution de la nouvelle agglomération.

L'église de Saint-Pierre est la plus ancienne de l'île et probablement la plus vieille du Québec. L'harmonie du carré, la sobriété élégante du décor et les menaces qui la guettaient expliquent à coup sûr son classement comme monument historique en 1958. Les trésors artistiques y foisonnent. Plusieurs éléments de la culture matérielle, dont les tuyaux de poêles de la nef, permettent de reconstituer le cadre du culte de nos prédécesseurs. Un nouveau temple en brique jaune, construit en 1955 dans le style de Don Bello à quelques mètres de la vieille église de pierre, interpelle douloureusement l'amateur d'architecture sur la notion d'intégration du bâti.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, le village se résume à quelques maisons regroupées autour du noyau institutionnel annoncé par le clocher. À la Belle Époque, des ateliers et des industries artisanales y apparaissent : forge, meunerie, beurrerie, cordonnerie-sellerie, moulins et ateliers de tissage.

L'industrie textile y est encore bien vivante comme le visiteur peut le constater en s'arrêtant à la sacristie de la vieille église de pierre, transformée l'été en boutique d'artisanat local. Saint-Pierre est célèbre pour ses tapis crochetés. La vénérable paroisse de Saint-Pierre a été l'objet d'une étude ethnographique minutieuse réalisée dans les années 1950 : *La vie traditionnelle à Saint-Pierre* de Nora Dawson. C'est dans ce village qu'est né le mouvement coopératif à l'île. En 1936, 25 cultivateurs fondent la Société agricole de Saint-Pierre dans le but de favoriser la mise en marché des produits locaux. Dans les années 1950, des liens seront tissés avec l'ensemble du territoire. La culture populaire locale a donné aux habitants de Saint-Pierre le surnom de « chaussons » à cause de l'odeur particulière du fromage de l'île dont certaines familles de la paroisse — les Aubin, les Ferland, les Gagnon, les Plante... — ont fait une spécialité dès les débuts du pays. Les Saint-Pierrais ont toujours manifesté une grande initiative en matière de développement économique. Cet emportement a d'ailleurs parfois meurtri le paysage culturel.

Borné par la rivière du Pot au Beurre et la paroisse de Sainte-Famille, Saint-Pierre a fortement subi la pression du développement résidentiel et commercial avec l'explosion débridée des banlieues après la Seconde Guerre mondiale et en raison de sa proximité avec la porte terrestre de l'île. De village en ligne, il s'est transformé en village en tas, avant que la Loi sur le zonage agricole puis le décret d'arrondissement historique de 1970 ramènent la pratique urbanistique à un meilleur sens. Les dommages déjà occasionnés seront sérieux. Une utilisation intelligente de la végétation le long du chemin Royal et un réaménagement de la place des églises, la disparition de quelques fonctions incompatibles avec l'esprit du lieu et la restauration sensible de quelques bâtiments anciens contribueraient à la résurrection du cachet du village.

Comme tous les villages de l'île, Saint-Pierre a ses célébrités, dont la plus notoire est certes Félix Leclerc. En 1946, lors de vacances à l'île, le poète-chansonnier fait la connaissance d'un fermier à Saint-Pierre. La quête des origines se traduira dans une longue histoire d'amour. Félix achètera de l'habitant un morceau de terre où il bâtira maison. L'ouvrage *Le fou de l'île*, les chansons « La fille de l'île » et « Le tour de l'île » sont autant d'éclats lit-

téraires résultant de l'émotion provoquée par l'île de Bacchus, l'île aux Sorciers, l'île Enchanteresse, l'île aux Trésors... l'île d'Orléans. Depuis 1988, ce géant du pays des géants repose dans la terre sacrée de ses ancêtres au cimetière de la paroisse.

SAINTE-FAMILLE « AUX GROS CASQUES »

De partout, Sainte-Famille de l'île d'Orléans offre un spectacle émouvant. De la rive nord, sur la côte de Beaupré, ou dans le bras du fleuve, en été, le village perce la couverture végétale du plateau dominé par une imposante église ancienne au toit rouge et à trois clochers. Dans l'eau, les ruines d'un vieux quai rappellent que, jadis, barques et vapeurs à faible tirant y accostaient dans un estran tapissé de hautes herbes. Ce panorama reste l'un des plus éloquents sur l'aménagement traditionnel.

En venant de Saint-Jean, par la route du Mitan, la place de l'église et ses monuments élégants s'inscrivent dans le dense paysage bâti du premier plan et se détachent sur un fond de scène où le fleuve et les Laurentides créent des camaïeux de couleurs chaudes ou froides, selon le moment du jour et le temps de l'année.

En venant de l'est, du village voisin de Saint-François, à la pointe de l'île, le noyau institutionnel est annoncé cette fois par une rangée de maisons centenaires qui conduit vers la nef en forme de croix latine, les flèches du clocher, les tours lancées vers le ciel et les belles rondeurs de l'abside bordée par l'enclos paroissial des défunts. Venant de l'ouest, surtout l'après-midi quand le soleil s'amuse dans le bon axe, le visiteur peut jouir d'un paysage composé d'art, d'histoire et de grande nature : au sommet d'une côte du chemin Royal, entre une grande maison de pierre du XVIII^e siècle mise au goût du jour à l'ère éclectique et une coquette chapelle de procession, apparaît la place du village dans une mise en scène théâtrale. L'église se dresse au bout d'un alignement brisé du bâti; la perspective se noie ensuite dans les brumes du cap Tourmente, une montagne impressionnante aux allures mystérieuses. On dit que, par temps orageux, ce paysage gronde à des lieux à la ronde !

Sainte-Famille, c'est d'abord son enceinte sacrée regroupant le temple, le presbytère et l'enclos des défunts. La population tient fort à la protection du divin. La plus vieille paroisse de l'île a érigé sa seconde église, toujours fièrement dressée, entre 1743 et 1747. Celle-ci connaîtra de nom-



breuses modifications et embellissements, notamment au cours du XIX^e siècle. Le toit à l'impériale des tours sera garni de flèches. C'est dans cette paroisse qu'on trouve la plus forte concentration de maisons du Régime français. À cause de la prospérité agricole séculaire de la paroisse, ses habitants se sont vu attribuer le surnom collectif de « gros casques ». En hiver, leur santé financière se traduisait par le port d'un beau couvre-chef de fourrure. Il faut voir la générosité des terres au moment des récoltes et les vergers en fleurs au printemps pour comprendre cette prospérité.

Fondée en 1661 par monseigneur de Laval, la paroisse est érigée canoniquement trois ans plus tard. La foi de cette communauté se traduit dans les manifestations extérieures du sacré, dans la majesté de l'église, dans la finesse de la décoration intérieure du temple, notamment le chœur et la fausse voûte en bois, et dans la recherche esthétique du mobilier religieux. Plusieurs mains vont laisser leur marque dans un programme décoratif élaboré par étapes. Sainte-Famille conserve les plus anciens registres paroissiaux, le premier acte remontant à 1666.

Un nouveau presbytère est construit en 1888. Coiffé d'un toit mansard et compor-

Noyau institutionnel de Sainte-Famille. Dans l'île, le sacré est omniprésent, témoignant de la grande foi des habitants. Comme ailleurs au Québec, partout le temple paroissial est un véritable musée qui raconte l'histoire et le goût de la communauté. Autour de l'église, donnant sur la place, l'enclos des défunts, le presbytère et les écoles.

Photo : P. Lahoud



Chapelle de procession, Sainte-Famille, deuxième moitié du XVIII^e siècle. À chaque extrémité des villages, on érige des chapelles qui servent de reposoir aux défilés de la Fête-Dieu, en juin.

Photo : Brigitte Ostiguy

UN PONT COMME UNE INVITATION

Pendant longtemps, le pont de l'île d'Orléans a été considéré comme une petite merveille d'ingénierie. Son étroit tablier respecte l'esprit du temps où le transport se faisait à cheval. Les albums personnels du photographe William Bertrand Edwards de Québec, conservés dans une collection privée, contiennent plusieurs clichés qui montrent les différentes étapes de construction de cette passerelle suspendue au-dessus du bras nord du Saint-Laurent, juste en face des majestueuses chutes Montmorency. Bien sûr, la construction du pont allait signer l'arrêt de mort des bateaux à vapeur qui reliaient les villages à la côte et à la capitale depuis plus de 60 ans. Le pont allait également sonner le glas du rythme de vie traditionnelle de ce milieu ancestral. Le chemin Royal, route de ceinture, allait bénéficier au transport automobile né quelques décennies avant la construction du pont.

Paysage bucolique typique de l'île d'Orléans entre Saint-Jean et Saint-François. Partout la terre se marie à la mer dans des paysages historiques constitués de maisons traditionnelles. En face, la côte de Bellechasse.

Photo : Luc-Antoine Couturier



tant une cuisine d'été au nord-est, l'édifice est érigé selon les plans de David Ouellet. Il s'agit d'un bel exemple d'architecture éclectique en brique importée, empruntant à la mode Second Empire et enjolivé de fioritures en bois découpé et en fonte moulée (clôture faitière, fers de galerie...). Il suscitera un tel intérêt dans la communauté que des habitants s'en inspireront pour ériger leur demeure.

Sainte-Famille a bien conservé son cachet traditionnel. La Fondation François-Lamy — le nom du premier curé —, réunissant des notables du village, a mis en valeur une chapelle de procession, la forge Prémont, la vieille maison Canac-Marquis-Drouin et assure pendant l'été, dans la sacristie de l'église, des activités d'animation portant sur l'histoire et le patrimoine local. Comme ailleurs dans l'île, un réaménagement verdoyant du carré central de la place de l'église et des jardins du presbytère, la plantation d'arbres le long de l'artère principale, la dissimulation des fils électriques, la remise en état de certaines maisons et la démolition de quelques bâtiments mal intégrés au milieu pourraient en faire un des plus beaux lieux historiques du Québec.

SAINT-FRANÇOIS DE SALES AUX QUATRE VENTS

Saint-François de l'île appartient aux premiers temps de la création du monde. C'est cette pointe que les explorateurs ont d'abord aperçue en arrivant des Vieux Pays. Pour revivre leur émotion, il faut

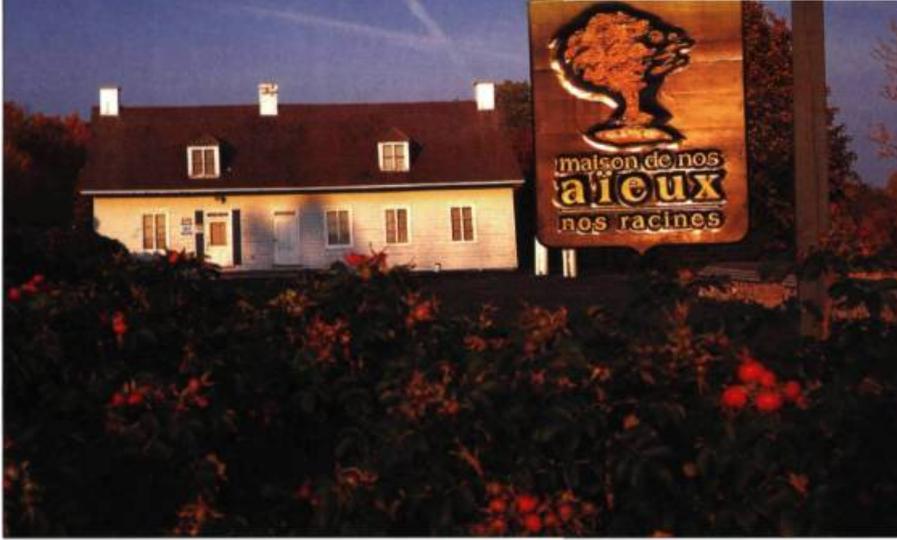
s'aventurer en barque, dans les chasses d'automne, alors que souffle le nordet à partir du cap Tourmente, que le blizzard vous fouette le visage et couche les hautes herbes ballottés par les flots. Des milliers d'oies des neiges et d'outardes y fouillent la vase ou paradent en gémissant au-dessus de vos têtes, pressés de descendre au plus tôt sous des cieux plus cléments. Saint-François est un lieu de chasse et de pêche qui a toujours bien servi les colons et les amateurs de gibier. Vingt-cinq espèces de canards fréquentent le lieu. Certains bâtiments patrimoniaux, comme celui des Imbeault restauré dans les années 1960, s'ouvrent sur ce paysage de vent, d'herbes et de cris d'oiseaux.

Si le panorama émerveille vu de la mer, il demeure tout aussi troublant lorsqu'on le découvre du sol. Tellement qu'en venant de Sainte-Famille, on a érigé une tour d'observation dans une halte routière d'où le regard embrasse le paysage. L'archipel de Montmagny qui paresse dans le Saint-Laurent, les villages de la Côte-du-Sud où l'église domine, le cap Tourmente se dressant devant les rondeurs des Laurentides, tous ces points de vue créent une palette changeante de paysages quand « les bourgeons sortent de la mort » ou que « la neige est rose comme chair de femme ». Même émotion venant de Saint-Jean, cette fois sur un plateau émaillé de maisons bicentenaires qui s'ouvrent sur le grand bleu.

En juillet 1652, cette partie à l'extrémité est de l'île est concédée par la Compagnie de Beaupré à Louis d'Ailleboust, sieur de Coulonge, qui lui donne le nom d'Argentenay d'après son village natal. Le découpage et la cession d'une parcelle de seigneurie ou fief avec les mêmes privilèges et obligations crée un « arrière-fief ». Jusqu'à l'abolition du régime seigneurial en 1854, la seigneurie initiale de l'île d'Orléans sera fragmentée en huit arrière-fiefs plus ou moins étendus.

Le territoire de Saint-François occupe les deux versants de l'île dans la pointe. On y trouve encore plusieurs maisons de pierre du Régime français en bon état de conservation, malgré leur mise à sac et l'incendie à l'été de 1759, au moment de l'invasion anglaise. La paroisse, une division religieuse et civile, intègre l'île Madame et l'île au Ruau, en face, dans l'archipel de Montmagny.

La paroisse de Saint-François a été fondée en 1679 et érigée canoniquement en 1714. D'humbles et paisibles travailleurs



La maison de nos aïeux, Saint-François. L'île d'Orléans sera peuplée par plus de 300 familles souches dont les descendants se dissémineront au Québec et en Amérique du Nord. Photo: Brigitte Ostiguy

de la terre ont très tôt occupé son plateau lumineux côté sud et son versant plus ombragé au nord, les deux faces offertes à tous vents. Les vergers deviennent vite abondants et généreux. Lors de l'invasion anglaise de 1759, quatre ans après la terrible déportation des Acadiens, c'est au tour des insulaires de vivre les effrois de la guerre. À l'arrivée des troupes britanniques, les habitants s'enfuient en désordre dans les bois, puis dans les paroisses autour de Québec. Maisons, dépendances et récoltes vont être ruinées. En marge des vieux registres, le curé du temps, François Leguerne, note dans les années qui suivent, qu'on a replanté telle quantité de pommiers pour remplacer ceux coupés par l'envahisseur afin d'affamer la population. Le village de Saint-François se résume toujours à quelques maisons et à une belle place de l'église. Un village sans village! En fait, la petite agglomération donne une bonne idée de ce qu'était l'aménagement paroissial dans la vallée du Saint-Laurent



Vue extérieure et intérieure de la maison Imbeault, Saint-François, première moitié du XVIII^e siècle. À partir des années 1960, plusieurs citoyens de la région de Québec acquièrent de vieilles maisons de pierre à l'île d'Orléans qu'on restaure à grands frais, selon les règles de l'art. Madeleine et Paul-Henri Guimont seront parmi les premiers couples à s'engager dans de tels projets de conservation et de mise en valeur. Photo : Collection Michel Lessard



Le village de Saint-Jean est littéralement soudé à la mer, jusque dans son cimetière aménagé sur les berges.

Photo : Pierre Lahoud

Saint-Jean, un village de pilotes, affirme sa prospérité et son ouverture aux modes par de beaux alignements de maisons néoclassiques à la québécoise.

Un village qu'il faut visiter à pied pour en découvrir tous les charmes.

Photo : Brigitte Ostiguy



jusqu'aux alentours de 1850. La décoration et le mobilier de l'église actuelle, érigée en 1734, étaient des chefs-d'œuvres. La position du bâtiment en plein centre d'un angle droit par rapport au chemin Royal en faisait un point d'impact inévitable pour les automobilistes qui rataient la courbe aiguë, une réalité vérifiée à quelques occasions. Une nuit de 1988, un couple choisit son moment et le temple pour entrer dans l'au-delà. L'élan de ces humains trop pressés de franchir l'ultime limite a provoqué cette nuit-là un funeste incendie. Le monument historique fraîchement restauré à grands frais fut ravagé. Tout y est passé. À la suite du sinistre, la surveillance archéologique effectuée à l'église va mettre au jour et en valeur une inscription gravée dans le crépi datant du fatidique été de 1759 et confirmant que l'église avait servi d'infirmerie et de quartier aux troupes anglaises. Une installation permet aujourd'hui aux visiteurs de prendre connaissance de ce vestige historique.

Après la destruction du temple par le couple en voiture, les paroissiens ramèneront les fonctions religieuses dans la nef consolidée et sobrement remise à neuf. Le ministère des Transports du Québec participera au réaménagement de la place de l'église en érigeant une clôture de pierre qui reprend la ligne du vieil enclos paroissial où logent les défunts.

Le presbytère, le troisième dans l'histoire du village, est érigé en 1867. C'est une des plus belles demeures vernaculaires de

toute l'île. Elle est organisée avec équilibre et symétrie, coiffée d'une élégante toiture « à la chinoise » que dessinent de généreux larmiers. Les galeries marient les paysages culturels et naturels : à l'avant, la place de l'église ; en arrière, l'infini du fleuve. La lecture du bréviaire devait être bien agréable dans ce site à la mesure des plus belles stations de villégiature d'Amérique.

SAINT-JEAN DE LA MER

« La terre et la mer l'ont façonné. » La devise de Saint-Jean formule avec concision la dynamique historique de ce lieu. La vocation de l'île d'Orléans n'est pas qu'agricole, les activités maritimes puis la villégiature y ont aussi joué un rôle déterminant sur le côté sud et à la pointe ouest, là où le Saint-Laurent est depuis toujours navigable et crée des paysages marins rafraîchissants.

Saint-Jean s'étend sur deux niveaux. En bordure du fleuve, presque sur les berges, un bourg composé de coquettes maisons du XIX^e siècle, mariant les influences néoclassiques à la diversité éclectique, s'est développé. De belles vernaculaires côtoient dans un alignement serré des carrés à toit brisé, richement ornés. Sur le plateau accessible par des montées, de vieilles maisons de ferme rectangulaires, en pierre des champs blanchies au lait de chaux, rappellent que la majorité des habitants ont préféré dès le début de la seigneurie bâtir sur les hauteurs pour la commodité du travail des champs. Saint-Jean s'étend de la rivière Bellefine à la rivière Maheu. Entre ces deux points, comme ailleurs, le chemin Royal épouse la sinuosité des berges.

Saint-Jean, c'est d'abord le spectacle du fleuve vis-à-vis de la côte de Bellechasse, le mariage harmonieux entre la terre et la mer. Soudée aux berges, l'agglomération affirme des liens étroits avec le Saint-Laurent au point d'être physiquement un village marin. La place de l'église, dominée par le temple, apparaît dans toute sa majesté au pied du cap. Le cimetière marin, presque aménagé dans l'eau, accentue le relief de cette place. L'église, construite entre 1734 et 1736, est agrandie et mise au goût du jour en 1852. C'est Thomas Berlinguet qui signe la nouvelle façade. La Basilique de Québec inspire l'architecte. L'intérieur du temple réunira plusieurs mains. En face, l'élégant presbytère à toit mansard de 1879, fini en brique beige, témoigne par son opulence de la prospérité de la paroisse. À l'arrière, remise

à voitures, hangar à grains et potager complètent l'ensemble du curé qui pouvait profiter à partir de sa galerie d'un spectacle distrayant.

Saint-Jean mérite l'étiquette toponymique de « sur mer » à cause de son implantation et des activités particulières qui s'y sont concentrées jusqu'au début du XX^e siècle. Le village doit en bonne partie son identité à la communauté des pilotes venue se greffer au peuplement agricole du plateau. Le fleuve Saint-Laurent est capricieux. Dès le début du pays, les navires au long cours font appel à des marins d'ici, car ces derniers savent composer avec les fonds, les courants et les vents. En 1651, René Martin est le premier du métier à venir s'installer à Saint-Jean.

Au XIX^e siècle, la flotte marchande britannique devient de plus en plus active dans nos eaux. Le port de Québec, longtemps certains continental océanique, reçoit des centaines, voire plus d'un millier de gros voiliers par saison de navigation. L'Angleterre s'approvisionne en matière ligneuse dans la vallée du Saint-Laurent ; l'exportation de bois de sciage demeure la principale cause du trafic. En même temps que le port de Québec augmente son tonnage annuel, Saint-Jean de l'île d'Orléans voit croître la confrérie des pilotes. La tâche est lucrative. Ces gens à l'esprit aventureux s'embarquent sur une goélette ou une barque et s'élancent seuls ou en groupe à la rencontre de navires océaniques pour offrir leurs services. En 1899, l'Association des pilotes de Québec regroupe 125 membres, 45 proviennent de Saint-Jean. Petit à petit, au XX^e siècle, l'activité passera dans la capitale.

Le paysage bâti de Saint-Jean témoigne encore de cette prospérité. Les maisons de style néoclassique et éclectique ont conservé leur état originel et la plupart sont toujours soigneusement entretenues. Jardins domestiques, clôtures, barrières perpétuent souvent un art ancien d'aménager son terrain. Il faut marcher dans ce village qui laisse parler son architecture. Chaque monument constitue un chapitre sur la société, les modes et l'organisation d'une trame ancienne. Il faut s'arrêter aux détails des fenêtres, des portails, à la

Manoir Mauvide-Genest, Saint-Jean, construit en différentes étapes entre 1735 et 1755. Jean Mauvide (1701-1782), chirurgien du roi et marchand, va marier Marie-Anne Genest, née dans ce village, et acquérir la moitié de la seigneurie de l'île.

Photo : Brigitte Ostiguy

finesse du travail du bois, aux formes des bâtiments, à leurs revêtements, à leurs textures et à leurs couleurs. Sur le parcours du chemin Royal, la séduction vient également des percées visuelles sur la mer et la côte de Bellechasse à certains détours.

Le manoir seigneurial se dresse toujours fièrement à Saint-Jean. En 1752, le chirurgien du roi, Jean Mauvide (1701-1782), également commerçant actif, se porte acquéreur du fief où il loge déjà, installé sur un lopin de terre acquis de son beau-père Genest qui habite le plateau, à l'arrière. Le bâtiment amorcé en 1734 connaîtra au moins deux additions qui donneront en bout de piste un bel édifice en pierre crépi, dans le style des hôtels particuliers français, développé sur deux étages coiffés d'un toit en pavillon agrémenté d'épis. Le manoir Mauvide-Genest est le plus ancien parmi ceux encore debout au Québec. Il deviendra un centre d'interprétation du système seigneurial et de l'histoire de l'île d'Orléans. Il faut rendre hommage à la sensibilité du juge J. Camille Pouliot qui l'acquiert en 1925 et le restaure selon les moyens du temps.

S'il est un ensemble québécois qu'on pourrait facilement remettre en état, c'est bien ce beau village. Il faudrait réduire la masse d'asphalte autour de l'église et reverdir le



Maison en brique d'Écosse, Saint-Jean, seconde moitié du XIX^e siècle.
Photo : Luc-Antoine Couturier





Église de Saint-Laurent, 1861. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, chaque village possède son quai non loin de l'église paroissiale.

Photo : Brigitte Ostiguy

cœur du village et le chemin Royal, informer avec précision les propriétaires sur l'histoire et la fonction de leur résidence pour permettre des interventions judicieuses et dégager d'heureuses perspectives.

SAINT-LAURENT AUX BARQUES

Le village de Saint-Laurent s'est spécialisé dans la construction navale. Encore une fois, c'est la nécessité et la topographie qui expliquent ces liens privilégiés de la vieille paroisse avec la mer. Si les plateaux et les côtes retiennent dès le départ les travailleurs de la terre, les berges serviront tout au long du XIX^e siècle à l'installation des pêches domestiques à fascines et accueilleront des chalouperies. L'examen de photographies anciennes en révèle une concentration au bas du village. À la veille

de la Grande Guerre, les chantiers de goélettes succéderont à ceux de bateaux de fer. La villégiature profitera aussi des qualités du site.

Saint-Laurent a été fondé en 1679 sous le nom de Saint-Paul. Très tôt, la paroisse est occupée par des habitants qui, comme ailleurs dans l'île, entretiennent une pêche sur les berges pour tirer profit de la ressource fluviale. On y pêche notamment l'alose, le bar, l'esturgeon, l'éperlan et l'anguille. Ce qui était une bonne ressource alimentaire pour les familles deviendra à partir du dernier quart du XIX^e siècle une activité commerciale d'appoint. Au plus fort de l'ère commerciale, on pêchera jusqu'à 9000 kilos de poisson par saison.

À Saint-Laurent, un parc maritime rappelle que la construction navale y fut jadis fort active. La chalouperie Godbout (vers 1838), déménagée dans le parc, illustre une partie des activités dans ce domaine.

Photo : Brigitte Ostiguy





En 1676, la seigneurie de l'île d'Orléans passe aux mains de François Berthelot, secrétaire du roi et comte de Saint-Laurent. Louis XIV érige légalement le fief en le rebaptisant « comté de Saint-Laurent », en faveur de ce privilégié. En 1698, le comte Berthelot obtient que le village de Saint-Paul prenne le toponyme de la seigneurie, soit Saint-Laurent.

Il est normal, lorsqu'on habite une île, qu'on se dote d'une embarcation. Au début du pays, on utilisait de bons canots creusés dans un tronc. Plus tard, le transport va se raffiner. Pour vider sa pêche et faire la chasse en saison, visiter les gens de l'autre rive ou, encore, passer rapidement d'un village à l'autre, une bonne grosse barque sera longtemps utile. Si en hiver tout est soudé par un pont de glace sillonné de chemins balisés pour les carrioles, l'été, le cours d'eau demeure une barrière qu'on ne peut franchir qu'en bateau. Les habitants de l'île, toujours désireux de vendre leurs produits aux marchés de Québec, profiteront de la marée montante pour atteindre la capitale et du baissant pour revenir. Dans les années 1830-1840, une vingtaine de chaloupiers de Saint-Laurent fabriquent de 300 à 400 barques annuellement, alimentant un commerce de bateaux de cabotage

Maison Maranda, Saint-Laurent, 1852.

Plusieurs maisons anciennes de l'île ne sont pas visibles du chemin Royal.

Photo : Marcelle Gosselin et Jacques Brosseur

s'étendant bien au-delà de l'île. Les chalouperies, des ateliers de bonne taille, sont implantées directement sur les berges. Une fois terminés, les esquifs construits à l'intérieur sont sortis par une grande porte et glissés facilement à la mer. Ces solides chaloupes, bordées à clin, sont souvent peintes de couleurs vives.

Au XX^e siècle, cet art maritime se prolongera dans des chantiers navals, ceux de

À Saint-Laurent, sur les coteaux, la maison ancestrale des Pouliot, érigée par le premier de la lignée à faire souche au pays, abrite la onzième génération du nom. La ferme du XVII^e siècle est toujours vivante.
Photo : Luc-Antoine Couturier





Maison Amable Gosselin, Saint-Laurent, 1852. Les talents en menuiserie d'Amable Gosselin éclatent dans la finition intérieure de cette somptueuse demeure restaurée il y a quelques années par Lise et Gilles Béliveau. Photo : Michel Lessard



F.X. Lachance, celui de la famille Coulombe et les Chantiers de Saint-Laurent où l'on construit, répare et hiverne des goélettes. Tout cet univers artisanal est rappelé dans un économusée local, le Parc maritime de Saint-Laurent. Une chalouperie ancienne tout équipée, celle de François Godbout, construite vers 1840, y a été démenagée et sert à l'interprétation du métier.

Comme toutes les autres paroisses de l'île, Saint-Laurent se définit principalement par le cœur du village. Tout le noyau institutionnel a été remodelé au milieu du XIX^e siècle. Une photographie ancienne de Livernois montre la vieille église du XVII^e siècle, qui sera démolie en 1864, voisinant celle toute neuve, élevée dans l'esprit néoclassique, inaugurée en 1861. Le presbytère, dans le même esprit stylistique, date de 1860. Avec le cimetière et le couvent, l'ensemble triomphait au bord du fleuve avant l'« installation » en 1984 de la marina, tout à côté du temple, un aménagement qui mériterait une meilleure intégration. Saint-Laurent aligne un charmant couvert d'arbres l'été, un corridor vert qu'il est toujours agréable de traverser. La vue du noyau institutionnel et du fleuve à partir du patrimoine bucolique des Pouliot émeut, surtout les fins d'après-midi quand les vaches brouettent dans les champs autour de la maison

Encore aujourd'hui, Sainte-Pétronille témoigne de son passé comme centre de villégiature.

Photo : Luc-Antoine Couturier

ancestrale et que leurs ombres animent le coteau.

La dévotion des gens de Saint-Laurent est manifeste partout dans le paysage notamment par les deux chapelles de procession aux extrémités de ce village en ligne. La première, construite en pierre et dédiée à sainte Anne, a été élevée en 1859 ; la seconde, à l'est, bâtie en bois et consacrée à la Vierge Marie, date de 1885. L'été, à partir du temps des fraises, l'une d'elle sert de galerie d'art. La sacristie est pour sa part réservée à l'interprétation de différentes facettes du lieu.

Entre la montée de Saint-Jean en arrière de l'église et les coteaux à la sortie de Saint-Laurent s'étend une zone de mer et de plages attrayantes. Au XX^e siècle, surtout après la construction du pont en 1935, le bord du fleuve se peuple de chalets d'été qui seront systématiquement hivernisés après 1960. En saison chaude, des particuliers s'emparent des berges et doublent la population. La Villa des Bosquets, un bâtiment sur quatre étages construit en 1898, accueille les vacanciers en saison chaude, des voyageurs et des marins le reste de l'année.

SAINTE-PÉTRONILLE DE BEAULIEU SUR MER

Sainte-Pétronille de Beaulieu dans la pointe ouest demeure à la fois la plus ancienne et la plus jeune paroisse. La plus vieille parce que, 15 ans après la concession de la seigneurie, soit en 1651, les Jésuites implantent une mission religieuse à l'anse du Fort, près du quai actuel. Le père Chaumonot y accueille des Hurons chassés de leur terre ancestrale autour des Grands Lacs et menacés de mort par les Iroquois. Jusqu'en 1656, malgré les incursions fréquentes de leurs ennemis qui s'attaqueront aussi aux colons français, les Hurons cherchent à vivre en paix au pied de la croix d'une chapelle inscrite dans un fort de pieux où loge également une résidence. À la même époque, un autre lieu de culte est érigé sur la terre de Gabriel Gosselin, premier censitaire de la seigneurie. Sainte-Pétronille est ensuite la plus jeune parce que ce n'est qu'en 1870 que son territoire est détaché de Saint-Pierre et que le village prend une vie propre.

La pointe de Sainte-Pétronille s'ouvre et révèle le paysage grandiose de la capitale dans l'écrin d'un vaste bassin. De ce site, on comprend mieux le sens amérindien du mot Québec, qui signifie « rétrécissement

des eaux ». En toute saison, les couchers de soleil derrière le promontoire de la cité de Champlain allument le ciel et la mer de mille feux. La vue panoramique sur Québec incite Wolfe à y installer en 1759 son quartier général pour mieux assiéger le chef-lieu de la Nouvelle-France.

À cause d'une topographie tourmentée et d'escarpements rocheux, l'éperon de Sainte-Pétronille ne fut jamais réservé à l'agriculture et au lotissement cadastral de seigneurie. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, à l'ère naissante de la villégiature et des liaisons par bateaux à vapeur, des membres de la bourgeoisie de la capitale, surtout des anglophones, y passent l'été. La disponibilité du sol, ailleurs propriété séculaire, la douceur du microclimat, le panorama enivrant, le caractère champêtre romantique, l'air pur, l'abondance de fruits et de légumes frais et une main-d'œuvre serviable et bon marché expliquent sans doute aussi le choix de la belle société du temps.

En 1855, un notaire de Québec, Noël Hill Bowen, sensible à l'histoire de ce milieu privilégié et à la possibilité de répondre à un besoin, construit un quai et offre des terrains aux intéressés. Rapidement, il trouve preneurs. Au cours des étés de la décennie 1890, Beaulieu prend des airs de Tadoussac, de la Malbaie ou de Cacouna. Un nombre croissant de belles villas s'accrochent aux rochers ou se chauffent sur les berges. Partout, vérandas, galeries, fenêtres multiples permettent aux estivants de jouir pleinement des douceurs du site. L'aménagement d'un terrain de golf de trois trous en 1868, le premier en Amérique du Nord, de jeux de croquets, de manèges et d'un jardin zoologique puis l'ouverture de pensions et d'hôtels (dont la célèbre Goéliche, alias château Bel Air, construit en 1895 et incendié en 1996) animent la station estivale, fort achalandée les dimanches et les jours de fête.

En 1867, les Anglicans élèvent leur temple. L'église St. Mary, toujours debout, occupe un promontoire ombragé fort coloré l'automne quand les feuilles des érables tapissent le jardin devant le presbytère. Il faut entrer se recueillir dans l'humble nef en bois de style néogothique. Comme dans d'autres endroits au Québec, une telle présence protestante à proximité de fiefs catholiques gêne les fidèles de Rome. En 1870, l'église catholique apparaît dans le décor, encore plus monumentale que l'autre et bien juchée au sommet du cap. La finition s'éternisera au grand



dam du curé désireux de marquer au plus tôt la présence de sa croyance.

Par ses villas coquettes, par ses rues et ses ruelles ombragées et sinueuses, Sainte-Pétronille de Beaulieu témoigne de cette vie de vacances. De superbes jardins domestiques traduisent des préoccupations horticoles plus que centennaires. L'un des plus émouvants, celui de la villa Porteous érigée en 1900, est recensé dans le *Canadian Homes and Gardens* de 1929. Les promeneurs sont continuellement sollicités par d'heureuses perspectives et des aménagements pittoresques. À l'entrée du village, en venant de Saint-Laurent, il faut traverser un long espace boisé de chênes rouges, la chênaie boréale la plus au nord du continent.

Parmi les célébrités de Sainte-Pétronille de Beaulieu, deux méritent mention. En 1888, Horatio Walker, peintre paysagiste d'origine ontarienne, choisit ce lieu pour ériger sa résidence et son atelier. Ces constructions, au bout d'un chemin de grève qui porte le nom de l'artiste, ont été bien conservées. Le panorama y est émouvant, malgré l'apparition au XX^e siècle de structures industrielles lointaines plus ou moins compatibles avec la grande nature. Cet artiste de renom se laissera conquérir par le caractère bucolique de l'île et produira des centaines d'œuvres illustrant la vie traditionnelle. Plusieurs se retrouvent

En 1867, les anglophones de Sainte-Pétronille, nombreux en été, érigent un temple anglican où sera inhumé le peintre Horatio Walker. Il faut visiter ce lieu hautement romantique.

Photo : Brigitte Ostiguy

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la communauté anglophone de la capitale transforme la pointe ouest de l'île en station estivale.

Photo : Brigitte Ostiguy





Longues galeries autour des carrés, vérandas, vastes fenêtres caractérisent l'architecture des villas de Sainte-Pétronille puisant dans le style « regency anglais » ou éclectique états-unien. Ce dernier mouvement est moussé par les catalogues de modèles de nos voisins du Sud qui circulent dans la vallée du Saint-Laurent à partir de 1860.
Photo : Brigitte Ostiguy

Maison Horatio Walker, Sainte-Pétronille.
En 1888, le peintre d'origine ontarienne Horatio Walker est conquis par Sainte-Pétronille et le caractère bucolique de l'île d'Orléans. Il y bâtit maison et atelier, deux bâtiments de brique, implantés dans un cadre enchanteur.
Photo : Brigitte Ostiguy

dans l'ouvrage de Pierre-Georges Roy, *L'île d'Orléans*, publié en 1928. Walker est inhumé dans l'église locale de St. Mary. Éléonore de Grandmaison est l'autre célébrité de Sainte-Pétronille digne de mention. Cette femme d'affaires, qu'on dit la première européenne à venir s'établir dans l'île, prendra mari quatre fois. En 1649, son deuxième époux, François Chavigny de Berchereau, reçoit en concession des propriétaires de la seigneurie un fief à l'extrémité ouest. Le couple déménage de Québec pour s'y installer en 1648. Son homme décédé, Éléonore de Grandmaison en prend un troisième. Le 13 août 1652, le père Chaumonot bénit son mariage à Jacques Gourdeau de Beaulieu, qui laissera son nom au territoire.

À plus de 200 ans de distance, Éléonore de Grandmaison et Horatio Walker ont partagé la même terre et le même paysage exaltant, la même passion pour les « quarante-deux milles de choses tranquilles » que chantera Félix Leclerc longtemps après eux.

■
Michel Lessard est historien.

